

Alibis, Art Le Sabord, Liaison, Québec français

Carlos Bergeron

Numéro 138, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

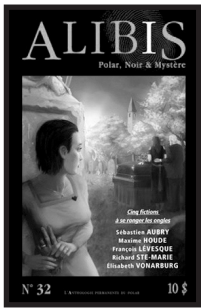
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, C. (2010). Compte rendu de [*Alibis, Art Le Sabord, Liaison, Québec français*]. *Lettres québécoises*, (138), 56–56.

Alibis • Polar, Noir et Mystère, no 32, vol. 8, no 4, «Cinq fictions à se ronger les ongles», Québec, automne 2009, 144 p., 10 \$.



Ce numéro comporte un petit bijou qu'il ne faut pas manquer! Le premier texte, «Nous sommes du même sang» (p. 7-21), de Sébastien Aubry, exploite une narration par alternance qui réussit à maintenir le suspense jusqu'à la chute, moment où les histoires racontées se rencontrent. Difficile, cependant, de résumer de quoi il s'agit sans vendre la mèche... Sur une trame historique se déroulant durant la Seconde Guerre mondiale (aspect réussi), la nouvelle de Maxime Houde, «Matricule 53083» (p. 35-72), raconte comment l'amitié trahie à cause d'une relation amoureuse peut mener

aux pires abominations. Les clichés succèdent aux clichés dans un récit mélangeant une histoire d'amour à l'eau de rose («incapables tous les deux de résister plus longtemps à la marée de passion qui montait dans leurs veines, ils s'em brassèrent», p. 58) à un scénario de vengeance qui, loin de tenir la route, devient carrément risible. Élisabeth Vonarburg nous révèle son exceptionnel talent d'écrivaine dans un genre autre que la science-fiction, avec la nouvelle «Défense d'y voir» (p. 89-107), le petit bijou en question du présent numéro. Tirant tout ce qu'elle peut de l'ellipse, elle mène son lecteur, le piège même, au cœur d'une péripétie amoureuse tordue (encore un trio) où la fin compte peu, car on la soupçonne dès les premières pages, et lui réserve aussi des surprises de taille (vraiment) en cours de lecture. C'est la technique narrative qui, dans le cas présent, est suffisamment puissante pour faire oublier une thématique qui s'apparente à un *soap* américain à la thématique «guimauve» (amour, richesse, tromperie), façon qu'à sans doute trouvée l'auteure pour porter un regard sarcastique sur le genre.

Art Le Sabord • no 84, «Oui», premier volet du triptyque «Oui, Non, Peut-être», Trois-Rivières, automne 2009, 64 p., 9,95 \$.



Une autre revue pluridisciplinaire a attiré mon attention. *Art Le Sabord* présente le premier volet d'un triptyque (*Oui, Non et Peut-être*). Le *Oui* et tout ce qu'il implique, c'est-à-dire l'affirmation, l'évasion, la liberté de parole, l'ouverture absolue, etc., a servi de thématique à l'expression des auteurs et artistes faisant partie du présent numéro. *A priori*, il me semble que si le *Oui* offre un champ conceptuel presque infini, au Québec, il est malheureusement restreint à une incontournable connotation politique, «piège» dans lequel certains

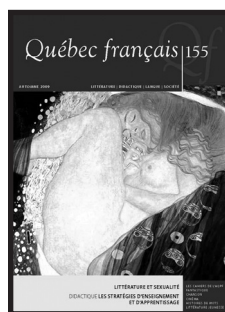
auteurs ont sauté à pieds joints. Entre le passé et le présent, la narratrice du texte de Marjolaine Deschênes, «Ta vie est un incendie» (p. 9-12), réduit l'homme à deux aspects: le père violent et l'amant empathique. Cette prose poétique, loin d'être banale, ne «lève» pourtant pas. France Théoret affiche ses couleurs politiques dans son article intitulé «Pourquoi je dirai oui une troisième fois à un prochain référendum national» (p. 25-33), texte tout au plus «honnête» dans lequel elle tend à nous expliquer, en nous racontant d'abord, et poétiquement, ses origines familiales, pourquoi elle refuse «de contribuer à l'effacement du Québec francophone et de [s]es familles» (p. 33). La finale qui détonne, et dont le propos presque antisémite nous laisse sans mots, mérite ici d'être citée: «Si les Québécois de souche donnent un appui massif, plébiscitent le oui, notre force d'attraction aura une influence irréversible sur l'ensemble de la population québécoise.» (p. 33) Hédi Bouraoui interroge le «oui» identitaire faisant partie de son nom, mais aussi celui de l'immigré en terre canadienne dans un texte brillant intitulé «Le Oui pas trop Catho égalise!» (p. 36-41). En finale, ajoutons que ce numéro reproduit certaines des photographies de Robert Polidori, artiste s'inspirant du drame pour créer une œuvre d'une esthétique renversante.



Liaison • no 146, hiver 2009-2010, 10 \$.

Pour faire changement et pour créer un peu de diversité dans cette chronique, pourquoi ne pas présenter une revue dont je n'ai jamais parlé jusqu'à présent, soit *Liaison*, qui se consacre aux arts de l'Acadie, de l'Ontario et de l'Ouest. Cette dernière a comme ambition de couvrir des événements, d'importance ou non, ayant lieu un peu partout dans la francophonie cana-

dienne se trouvant hors du Québec. L'expression d'une culture francophone, supposément «foisonnante» et se voulant forcément minoritaire, en est donc la préoccupation centrale. La question thématique de ce numéro pourrait se résumer à la suivante: «Quelle est la place de la culture dans nos vies?» Le dossier ayant pour titre «La culture et moi» est en effet lancé grâce à l'éditorial de Suzanne Richard qui interroge l'accessibilité à la culture (probablement en milieu anglophone), y allant d'une comparaison avec la France où, contrairement au Canada, différentes politiques encouragent les gens à en consommer davantage. L'article de Paul Savoie, le plus intéressant de ce numéro, examine la «visibilité» de l'art, miroir de toute individualité, et précise que la qualité n'est pas toujours à associer à une grande médiatisation. Même le phénomène de la télé-réalité s'y trouve brièvement commenté. La culture doit être «incarnée», elle «doit s'imposer, comme des mitaines et une tuque en hiver» (p. 7), précise-t-il. J'ai été surpris de constater qu'un test bien bidon (cochez «a», «b», ou «c» dans les vingt questions posées et, selon votre cumulatif, votre profil correspond à X), visant à évaluer quelle place prend l'art dans notre vie, occupe les pages 16 à 19. Finalement, il me semble que la revue, dont l'esthétique irréprochable laisse beaucoup plus d'espace au texte qu'à l'image (bravo!), fait un peu trop de place à l'Ontario (oh! fort peuplée, dit-on) au détriment des autres bourgades arborant fièrement leur identité francophone malgré la résistance.



Québec français • no 155, «Littérature et sexualité», Sainte-Foy, automne 2009, 116 p., 7,95 \$.

La célébration de deux plaisirs sensuels, soit la littérature et la sexualité, est au cœur de ce numéro nous offrant un dossier bien chaud. Comment, en effet, parler encore de sexualité sans ressasser, dans une sempiternelle masturbation linguistique, ce qui en constitue les principaux lieux communs? *Québec français* joue plutôt dans la perversion, c'est-à-dire

contourne l'attendu», en nous présentant presque une thématique centrale axée sur la «pornographie», donc, littéralement, sur «l'écriture» (*graphie*) de la sexualité. Bien entendu, on a droit à un article portant sur le père Sade, cet incontournable qu'on ressort des boules à mites quand vient le temps d'explorer ce genre de thématique («Qui a vraiment lu Sade», p. 35-37), mais plus que la philosophie noire issue des lointaines Lumières, on a droit à un article portant sur *L'inévitable* de Jean-Paul Roger: «L'ogre mangeur d'enfants» (p. 39-42). L'article en question, même s'il présente une lecture personnelle d'une autofiction traitant d'un sujet grave, l'inceste père-fils, va plus loin et frôle l'absurde dithyrambe en faisant de l'œuvre de Roger un «palimpseste du paradis perdu» (p. 41). Marie Fradette signe «La sexualité dans la production littéraire destinée à la jeunesse» (p. 45-49), texte vraiment captivant qui nous fait découvrir les enjeux «délicats» de ce genre littéraire méconnu. Comment, en effet, aborder puis exposer la question pour un jeune lectorat? Quels thèmes sont à privilégier? Le témoignage de Geneviève Ouellet, «Moment(s) de grâce. Oser l'osé en classe» (p. 56-57), expose la réflexion d'une enseignante qui, justement, ose aborder la question de la sexualité, à travers l'analyse d'extraits de textes érotiques, en classe de littérature. Finalement, la fiche de lecture portant sur *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche (p. 95-97) est un incontournable signé Aurélien Boivin. ■